

Josie Mély

La nuit des plumes volantes

En marge de la Foire du livre de Francfort 1997, l'Association autrichienne des traducteurs littéraires organisait le 18 octobre une « Nuit des plumes volantes » sur le thème « The Power and the Word or The Translator – Powerful and Powerless ». La soirée, qui rassemblait une cinquantaine de personnes (des traducteurs mais aussi des journalistes et des agents littéraires), s'est déroulée en deux temps : une table ronde consacrée à la situation de la traduction littéraire en Europe a d'abord réuni des représentants des traducteurs – Brigitte Rapp pour l'Autriche, Burkhardt Kroeber du VdÜ pour l'Allemagne, Peter Bush de la Section littéraire de la FIT, Françoise Wuilmart du CEATL –, des associations œuvrant à la promotion des littératures étrangères – Rosemary Smith de *New Books in German*, Peter Ripken de la Gesellschaft zur Förderung der Literatur aus Afrika, Asien und Lateinamerika, Stephen Watts du Multicultural Arts Consortium de Londres –, des éditeurs – Wolfgang Matz de Hanser Verlag, Gerhard Csejka de Neue Literatur, Lois Wieser éditeur en Carinthie – et un lecteur d'édition indépendant, Ludwig Hartinger, venu d'Autriche). Le débat était suivi d'une lecture publique (*Lesung*, vénérable tradition littéraire en Allemagne, où à l'époque romantique et durant tout le XIX^e siècle, des cercles de lecture permettaient un échange entre écrivains, poètes et public « éclairé ») avec extraits « croisés » présentés par des auteurs et des traducteurs.

Les images du traducteur proposées tour à tour par les participants seront celles d'un être coincé entre l'Art et le marché, d'un travailleur intellectuel conscient de sa puissance linguistique et de son impuissance économique, d'un géant et d'un nain pour reprendre une expression célèbre utilisée à propos de l'Allemagne divisée. D'entrée de jeu, Wolf Harranth du

VdÜ, qui anime la table ronde, cite *Die Zeit*, le grand hebdomadaire allemand, qui consacre toujours beaucoup de place à la littérature et qui, à l'occasion de la Foire du livre, a publié un supplément spécial de 56 pages présentant 112 livres, 52 en langue originale allemande et 60 en traduction ! Or, une fois de plus, les traducteurs semblent être passés à la trappe. Tel critique, qui s'extasie longuement sur le style de tel auteur étranger, oublie de laisser échapper deux lignes pour apprécier le travail du « passeur ». Sur 60 commentaires d'ouvrages de littérature étrangère donc, trois mentions en tout et pour tout pour trois traductions qui sont jugées par deux fois positives (avec des termes aussi plats que traduction « heureuse », « réussie », « agréable ») et une négative (parti pris trop « kitsch », l'éditeur aurait dû...). La part de la littérature traduite étant considérable dans tous les pays d'Europe (sauf la Grande-Bretagne), on s'étonne que la critique littéraire soit incapable d'écrire des articles intelligents sur l'acte et l'art de traduire ; et en dehors de considérations plus ou moins oiseuses sur les titres (qui, comme on le sait, sont plutôt choisis par les éditeurs que par les traducteurs !), la situation ne semble pas avoir évolué d'un pouce depuis les années 1950.

Piètte consolation, la partie magazine de *Die Zeit* avait consacré cette même semaine sa première de couverture et un article de quatre pages aux *Abhängigen*, autrement dit à ces personnes « dépendantes » l'une de l'autre que sont l'écrivain et le traducteur. Avec de belles photos un peu presse *people* sur les « couples » José Saramago et Ray-Güde Mertin, Abbas Maroufi (Iranien) et Anneliese Gharaman, Louis Begley et Christa Krüger, Lars Gustafsson et Verena Reichel, Yang Lian (poète chinois) et Wolfgang Kubin. Si le journaliste a l'honnêteté de mentionner que la rémunération au feuillet des traducteurs est ridiculement faible (30 DM, soit environ 105 francs !) et que l'écrasante majorité d'entre eux exercent d'autres activités car ils ne peuvent vivre de la traduction, il suggère aussi que les « bénéfices secondaires » sont fort motivants : ah ! séjourner dans la villa de son auteur aux Canaries ou dans une maison de la campagne suédoise et être invité à des repas raffinés !

À partir de là, le thème de la méconnaissance du métier de traducteur se déroulera tel un fil rouge tout au long de la soirée, avec entre autres l'incapacité – souvent feinte – de nombreux éditeurs à faire la distinction entre les traducteurs professionnels et les « amateurs ». Quand l'animateur pose, dans ce contexte, la question du « juste prix », une traductrice présente dans la salle considère que ce n'est pas essentiel : ce qui compte, c'est le « plaisir de traduire » ! Sans le nier, la majorité des collègues disent se

méfier de ce type d'arguments que certains éditeurs mettent justement en avant pour proposer des rétributions de misère. Et ne parlons pas des traducteurs, ou supposés tels, qui cassent les prix, simplement parce qu'ils ont « trop envie » de se faire l'interprète d'un auteur.

L'animateur relance alors le débat sur la « professionnalisation », nécessité dont toutes les associations européennes de traducteurs littéraires sont conscientes. Un échange de vues s'engage entre les intervenants et l'assistance. Il en ressort que la reconnaissance du travail du traducteur passe par plusieurs types de mesures.

1. Des organisations de traducteurs combattives. Brigitte Rapp pour l'Autriche présente les activités de son association : informations données aux traducteurs sur leur statut, leurs droits sociaux, les aides et les prix ; démarches en direction des pouvoirs publics ; rencontres ; projet de formation inspiré du CETL de Bruxelles. Puis c'est au tour de Burkhardt Kroeber pour l'Allemagne : échange d'expériences, colloques (Bergneustädter Gespräche), rencontres mensuelles dans plusieurs villes, actions en direction du public.

2. Des efforts accrus en matière de formation à la traduction littéraire. Une évolution positive dans ce sens se dessine actuellement dans plusieurs pays. C'est l'occasion pour Françoise Wuilmart de présenter le programme du centre qu'elle a créé à Bruxelles et qui semble faire des émules.

3. Des campagnes pour promouvoir les littératures étrangères. En effet, l'une des préoccupations majeures des collègues présents est la prédominance écrasante de la littérature d'origine anglo-américaine : 90 à 95 % toutes catégories confondues, alors que l'Europe compte 35 à 40 langues nationales et régionales ! Un responsable des éditions Hanser attribue cette situation à la « pression économique du marché », au grand dam d'un éditeur d'ouvrages en albanais, slovène, etc. qui réclame à juste titre des « conditions économiques acceptables pour les langues de petite diffusion » (si les pays de langue germanique, qui sont par tradition ouverts aux cultures de la *Mitteleuropa* et de l'Europe orientale, ont salué l'augmentation du nombre d'exposants en provenance de ces pays cette année à Francfort, les traducteurs constatent, eux, que l'activité éditoriale à l'Est répond de plus en plus à des critères strictement commerciaux).

Plusieurs expériences présentées par des intervenants prouvent que des moyens existent pour faire découvrir des œuvres étrangères et faciliter leur traduction. En dehors des recours classiques aux aides publiques nationales

et internationales (mention est faite du nouveau programme européen Ariane... le choix de cet intitulé est intéressant : les traducteurs n'ont-ils de choix qu'entre le labyrinthe et la mise en orbite dans l'espace ?) et aux fondations, des démarches novatrices sont évoquées : actions de la FIT qui essaie d'être présente sur de nouveaux continents, par exemple à la Foire du livre de São Paulo (83 % des livres publiés au Brésil sont des traductions !) ou campagnes de la Gesellschaft zur Förderung der Literatur aus Afrika, Asien und Lateinamerika qui fait découvrir en Allemagne la littérature d'autres continents. Alors même que les traducteurs déplorent la portion congrue réservée aux langues autres que l'anglais, nos amis britanniques se mobilisent : Rosemary Smith, traductrice londonnienne, explique comment la Society of Authors (qui fédère nos collègues britanniques) a pris depuis un an et demi l'initiative de publier *New Books in German*, revue semestrielle destinée à attirer l'attention des éditeurs et du public sur des livres qui seraient dignes d'être traduits en anglais. De son côté, le Multicultural Arts Consortium œuvre pour une meilleure communication interculturelle dans le domaine des arts, sensibilisant par exemple l'opinion au fait que l'anglais n'est plus la langue « nationale » de la Grande-Bretagne et que l'hindi, le bengali, l'arabe, les langues caraïbes doivent avoir droit de cité elles aussi et être traduites !

Se pose alors inévitablement le problème de la méconnaissance de ces langues par les éditeurs potentiels ; c'est là que les traducteurs peuvent jouer un rôle décisif. Mais cela suppose des rapports de confiance avec les décideurs et un excellent pouvoir de persuasion : fiches de lecture, recommandations quant au choix du traducteur, discussions sur les « options » de traduction avec l'incontournable débat sur la part d'« exotisme » à maintenir et la germanisation, anglicisation ou francisation du texte d'origine.

Bien que la rencontre se soit déroulée au Palais Yalta, les traducteurs ne purent, hélas, pas encore réorganiser le monde et en distribuer plus équitablement les territoires entre éditeurs, auteurs, traducteurs et critiques. Il fallut se contenter de dresser, une fois de plus, un état des lieux, mais des initiatives lancées ici et là en Europe donnent lieu d'espérer.